

Allons à la rencontre du rite de Boughenja

Let's meet the rite of Boughenja

Boudjellal Malek*, université de batna 1, ALGÉRIE
malek.boudjellal@univ-batna.dz,

Reçu le:30/10/2022

Accepté le:10/12/ 2022

Publié le:30/12/2022

Résumé:

Article qui concerne un ancien rite pour l'obtention de la pluie en Afrique du Nord Boughenja, on y parle de la pratique et de ses variations et à la fin on y présente un texte oral en chaouia transcrit et traduit enregistré chez la tribu des Néménchas . Article which concerns an ancient rite for obtaining rain in North Africa Boughenja, it talks about the practice and its variations and at the end it presents an oral text in Chaouia transcribed and translated recorded among the tribe of Nemenchas

Mots clés: rite, anzar, obtention de la pluie, nemencha, chaouia.

Abstract:

This Article concerning an ancient rite for obtaining rain in North Africa Boughenja, we talk about the practice and its variations and at the end we present an oral text in chaouia transcribed and translated recorded in the Nemencha tribe .Article which concerns an ancient rite for obtaining rain in North Africa Boughenja, it talks about the practice and its variations and at the

* Auteur Expéditeur

end it presents an oral text in Chaouia transcribed and translated recorded among the tribe of Nemenchas

Keywords: rite, anzar, obtaining rain, nemencha, chaouia.

Ya Tayunja ya Umm erja Oh Taghounja oh mère d'espérance

Ma ism n wergaz ennem ? Comment se nomme ton mari

Argaz inu ism ennes Anzar Mon mari se nomme Anzar....

Mririda N'Aït ATTIK

Dans ce modeste travail nous allons à la rencontre d'une des plus ancienne et archaïque cérémonie connue et universellement répandue dans le nord de l'Afrique, de l'Atlantique à la Cyrénaïque. Ce rite propitiatoire dont l'origine se perd dans la nuit des temps est une cérémonie dont le but est de provoquer la pluie lorsque par suite de sécheresse persistante, les récoltes sont menacées de destruction.

Le mot le plus répandu qu'il les désigne est d'origine amazighe : *ayenja* et il se rapporte à la grande cuillère en bois, dont on se sert puiser l'eau. D'après Westermarck (1926, t. II, p. 269), l'utilisation de ce terme dans la plupart des rituels nord-africains d'obtention de la pluie, y compris en milieu arabophone, témoigne de l'origine même du rite, emprunté à la culture amazighe.

Au Maghreb, les rites de demandes de la pluie existent aussi dans les prescriptions religieuses et trouvent leur origine dans un hadith. C'est en général l'imam qui en prend la décision et ordonne trois jours de jeûne. Le troisième jour une procession constituée d'hommes, de femmes âgées et des enfants de l'école coranique qui portent leur planchette sur leur tête se rend vers le lieu de la prière. Tous implorent : « *Dieu, arrose Ton pays et déverse Ta miséricorde* » (Laugel 1958, p. 336). Il s'agit d'une prière rituelle, *salât al-istisqâ*, pratiquée dans tout le Maghreb (Doutté 1909, p.

591-596). Ensuite un repas est organisé à l'aide des offrandes faites par tous. La pluie est censée tomber le jour même. Cette cérémonie à caractère religieux orthodoxe n'exclut généralement pas les actes profanes comme la procession d'*ayenja* pour lesquels il sollicite les faveurs du ciel.

Au Maghreb, les rituels d'obtention de la pluie sont généralement marqués par la procession d'une louche ou « cuillère à pot », transformée en mannequin (fiancée / mariée), parée d'atours féminins, qui ouvre la procession rituelle des rogations pour la pluie. La cérémonie consiste en effet à promener la grande louche habillée en fiancée. Procession à laquelle participe les femmes et les enfants et qui s'accompagne de chants, de prières, et d'évocation à travers le douar ou le village. Sur le chemin, la poupée ou les marcheurs sont aspergés d'eau, ils recueillent des aumônes pour la préparation d'un banquet rituel. Ce repas servi, non pas à la mosquée mais le plus souvent dans le lit d'une rivière, sous un olivier, sur l'aire à battre ou au niveau du sanctuaire d'un marabout, ou encore au sommet d'une élévation ou en d'autres temps brillent les feux du solstice. La cérémonie se termine par une prière au Dieu l'Unique pour avoir la pluie, point ultime du syncrétisme entre l'Islam et une ancienne divinité et /ou une croyance du Panthéon berbère.

On observe une relative fréquence des rites de rogations, en général avant la période habituelle des semailles en Afrique du Nord pour conjurer la sécheresse afin que l'année soit pluvieuse. Il est de rigueur au début du printemps au Nord et de décembre à février en milieu saharien.

Le nom de la cérémonie change d'une région à l'autre, mais c'est toujours par un terme amazigh et ceci même dans les régions aujourd'hui totalement arabophones.

Parmi les différentes appellations attestées nous avons :

yunja dans l'extrême Est algérien

ayenja ou *bouyenja* : dans les Aurès, et l'Ouest de l'Algérie, et dans l'Atlas Saharien

belyenja dans la région du Sous marocain

tlayenja : dans le sud Est marocain et le Maroc central

ttelyenja dans le Bellezma et le Maroc central

anzar : en Kabylie .

Le mannequin est revêtu des plus beaux vêtements réservés aux jours de fête, et plus particulièrement de ceux que portent les femmes lorsqu'elles se rendent à un mariage. Le mannequin mesure environ un mètre de haut, et est promené par plusieurs jeunes filles dans tout le village. C'est à une des fillettes, soit la plus âgée, soit celle dont la mère a initié le rituel que revient le privilège de le porter ; il doit être le plus proche possible du ciel. Si le rituel est commun à l'ensemble des populations du Maghreb, les différents éléments entrant dans la confection de la poupée diffèrent selon les régions. La cuillère figure parfois la tête même du mannequin et elle est donc fixée au bout d'un long roseau comme chez les Rehâmnâ (Doutté 1905, p. 383) et chez les Igliwa (Laoust 1920, p. 205) du Maroc. La cuillère comme élément principal du mannequin est fréquente en Tunisie, le long de la frontière algérienne, et se nomme *rhonja* (Monchicourt 1915, p.76). On la retrouve aussi chez les Maures de Mauritanie faite d'un piquet de tente ou d'une cuiller en bois (Béart 1955, p. 98). À Marrakech encore, elle est simplement fixée sur un roseau et décorée d'un lambeau d'étoffe. Ce procédé n'est pas sans rappeler la hampe d'une bannière dont on sait l'importance à l'occasion de différents rituels (*Achoura*, visites au tombeau des saints, fête du mouloud, etc.). On note également, pour figurer le corps, l'emploi d'un entonnoir ou de la pelle servant à déplacer le grain sur l'aire à battre (W. Marçais 1925, p. 202). Tous

les éléments choisis pour la figuration de la cuillère à pot, entonnoir, pelle et roseau sont utilisés comme des symboles explicitement associés à l'eau.

Le récit légendaire offre des formes multiples que l'on retrouve dans la plupart des récits en milieu berbérophone. Le légendaire varie selon les régions mais l'on retrouve une trame similaire dans l'histoire racontée. On donne ici une version résumée qui s'appuie sur des éléments de la littérature ethnographique issus du *Fichier de Documentation Berbère* (à la fin des années 1970) à propos de la Kabylie en Algérie. Le récit présente une forme de narrativité commune que l'on peut résumer ainsi *Anzar*, la pluie (un nom masculin en berbère), désirait s'unir à une jeune fille d'une exceptionnelle beauté qui avait pour habitude de prendre son bain à la rivière. Or, chaque fois *qu'Anzar* descendait du ciel et s'approchait de la jeune fille, celle-ci prenait peur et s'enfuyait. Il parvint cependant un jour à lui déclarer sa flamme, mais la jeune fille lui fait part de ses craintes vis-à-vis du « qu'en dira-t-on ». Prenant acte de leur impossible union, *Anzar* tourne la bague qu'il porte au doigt et disparaît. Immédiatement la rivière se tarit. La jeune fille fond en larmes, se dévêtit et dans le lit de la rivière implore le retour *d'Anzar* qui revint pour s'offrir à elle. « La rivière se remit à couler et la terre se couvrit de verdure » (Genevois 1978, p. 393); la légende a été recueillie en Kabylie dans la tribu des Aït-Ziki, vallée du Haut-Sébaou.

Cette légende serait à l'origine des cérémonies de rogations pour la pluie. Ainsi, lors des périodes de sécheresse (automne et printemps), les vieilles femmes se réunissaient pour fixer le jour de la célébration. Une jeune fille pubère était alors parée de tous les atours d'une fiancée et, entourée des femmes et jeunes filles, partait en procession dans le village. Portant une cuillère à pot, *Telyenja*, en main, le cortège s'arrêtait au seuil des maisons et recevait différents présents (semoule, graisse, etc.). Les femmes accompagnaient

ensuite la jeune fille devant la mosquée et confectionnaient, sur place, un repas avec les différents dons obtenus. Elle était alors entièrement dévêtue et enveloppée dans un filet à fourrage. Elle faisait sept fois le tour de la mosquée ou du sanctuaire, tenant la louche et entonnant des chants à la gloire d'*Anzar* implorant le retour de la pluie. Les chants étaient ensuite repris par toutes les femmes. Pendant ce temps, les jeunes filles en âge de se marier se rassemblaient autour de la fiancée d'*Anzar*, et jouaient au jeu de la balle à la crosse qui consiste à faire entrer une balle de liège ou de laine dans un trou, à l'aide d'un biton. Dès lors, on pouvait être assuré de la venue de la pluie dans les jours suivants.

D'après Henri Genevois, ce rituel rapporté par les femmes les plus âgées fut interdit en Kabylie, dès le XVIII^e siècle, par les marabouts. Certains villages continuèrent de le pratiquer, se contentant de transporter en procession une cuillère à pot parée comme une fiancée/mariée. Le rite fut merveilleusement mis à l'écran dans le film de Azzedine Meddour « *la montagne de Baya* » sorti en 1997.

Dans le Haut-Atlas marocain, il consiste à promener dans les champs deux poupées assemblées : *tayunja*, (la louche) et son mari *Anzar*[†] (la pluie). *Tayunja* est une poupée fabriquée avec grandes louches en bois disposé en croix. Les femmes parent cette armature de foulards chatoyants. C'est la fiancée d'*Anzar* (*tislit n wAnzar*[‡]). Le mari est figuré par un pilon de bois servant à broyer le grain dans le mortier et il est fixé à l'intersection des deux louches. Le cortège de femmes et de filles en habits de fêtes circule à travers la campagne.

Dans l'Ouest algérien, ce sont les enfants qui sont chargés d'un rite de pluies particulièrement important : fillette et garçon

[†] *Anzar* est un des nombreux noms désignant la pluie en amazigh, c'est un nom masculin.

[‡] *Taslit n wanzar* désigne dans la majorité des dialectes amazighs l'arc en ciel

impubères, les orphelins étant exclus parce que la volonté divine les a mis hors de la société et de l'ordre commun.

Lorsque l'assemblée des chefs de famille a décidé que doivent être accompli les rites de rogations, une des sages femmes de la fraction, une veuve réunit les enfants chez elle. Aidée par eux, elle prépare une sorte de poupée dont le corps et la tête sont constitués par la grande louche de bois de la maison et les bras esquissés par un roseau lié en croix. La vieille femme dessine les traits d'un visage, à l'aide d'antimoine sur le dos arrondi de la cuillère, puis elle drape autour de la poupée le vêtement d'épaule[§] des femmes et des bijoux.

La vieille femme prend ensuite la tête du cortège, formé par les enfants, tenant dans ses bras la poupée : les filles marchent devant, les garçons derrière. Un refrain en arabe (même si la région été berbérophone**) est chanté en chœur par tout le groupe :

Buyenja bya yezwej Boughenja veut se marier,

ħarqat-u essemc ihewj Le soleil impatient enflammé,

enaεja εεtcana L'agnelle a est altéré

erwi-ha ya Mulana Désaltère-la ô notre Seigneur.

Le cortège passe devant chaque maison, les portes s'ouvrent, les femmes donnent des œufs et de la semoule et jettent à la volée le contenu d'une cruche pleine d'eau sur la vieille et les enfants.

Nous retrouvons ce même rite, avec quelques variantes dans toute la zone occidentale de l'Algérie, mais la plupart du temps, la

[§] Ce vêtement d'épaule nous rappelle l'égide de la déesse Athéna d'origine amazighe.

^{**} La région en question est le groupement des Beni Snous qui était jusqu'au années 1950 amazighophone.

procession des enfants se dirige vers le sanctuaire du saint ou de l'ancêtre protecteur.

Chez les Béni Ghomraïn du Dahra, dans la fraction des béni Mekhlifet, le cortège est composé de jeunes fillettes, conduite par une vieille femme, vivant seule connue pour sa piété et ses bonnes mœurs. La poupée est là aussi faite d'une cuillère de bois, Elle porte le nom de *buyenja*; elle est habillée en mariée et chacune des fillettes contribue à sa parure, et l'une d'entre elle la porte dans ses bras comme on porte un enfant. Devant chaque maison le cortège s'arrête et reprend le refrain des rogations. Là aussi les portes s'ouvrent, et les femmes donnent leurs offrandes qui sont déposés dans un panier. Le tour des maisons terminé le cortège va au sanctuaire est la poupée est couchée sur le tombeau du saint, au milieu des cris de joie rituels poussés les fillettes comme le font les femmes lors d'un mariage.

Chez les Aït Hawa de la région de Ténès, nous retrouvons la poupée faite d'une louche de bois, dénommé ici *ayenja*. Par contre le cortège est ici constitué de fillettes accompagnées de quatre femmes âgées, des veuves. La semoule recueillie pendant la quête comminatoire sert à préparer un plat d'*aryun* (*rouïna*), consommé pas en totalité par les enfants, qui doivent rester sur leur faim. Le grand plat de bois (*hziwa*) est ensuite rempli d'eau par les quatre femmes, qui en aspergent les enfants.

Toujours dans les mont du Dahra, à Tacheta plus précisément, les paysans achètent une génisse noire, qui est promenée de maison en maison, jusqu'au sanctuaire de l'ancêtre protecteur ou du saint local. La plupart du temps, des musiciens accompagnent le cortège et des offrandes sont recueillies à chaque maison. Elles serviront à préparer le repas que les hommes partageront près du tombeau, mais avant à l'arrivée au sanctuaire ils feront tourner sept fois la génisse, avant de la sacrifier.

Dans le Tafilalt, d'après le témoignage de Marie-Luce Gélard (2017 : 6974) : « il n'est pas rare d'observer le rituel de Tlynja.

Ainsi, j'ai pu assister à des processions rituelles dans le hameau de Taqucht, situé au pied de la formation dunaire de l'erg Chebbi, à trois kilomètres du village de Merzouga en 2002 et plus récemment en 2011. Après les fortes précipitations de 1996, la sécheresse s'était installée et depuis, aucune récolte de blé n'avait pu être réalisée. la cérémonie de Tlynja est décrétée par les femmes qui chargent leurs filles suivies des plus jeunes garçons, d'aller récolter, auprès de tout les habitants, du quartier ou du village de quoi organiser un repas collectif. Il s'agit d'une procession pour laquelle, les jeunes filles confectionnent un mannequin, sur une armature faite d'un roseau, ayanim, ou de tamaris et de deux cuillers à pot qui matérialisent les bras. L'armature est ligaturée par un morceau d'étoffe.

Le soir, un repas est préparé à partir des différents dons recueillis et partagé avec l'ensemble des foyers du village. Ce banquet rituel est en général servi dans des lieux particuliers, tel le lit d'un oued, l'aire à battre ou une colline, lieux qui manifestent leurs liens avec l'eau, les récoltes et les nues. C'est pour cette raison que les habitants de Taqucht pratiquent souvent la cérémonie de Tlynja, le hameau étant situé sur une colline surplombant le village de Merzouga. Les jours suivants la pluie est censée revenir pour fertiliser les champs. »

Un rituel offrant une forme similaire a été relevé par Dominique Champault en 1969 à Tabelbala, dans le Sahara algérien où toutes les jeunes filles ont mission de demander le retour de la pluie par l'intermédiaire de *tayenja*. Les bras du mannequin sont confectionnés par deux louches, remplies d'eau par une femme issue de famille maraboutique.

Elles chantent :

« *Tarenja a ouvert ses cheveux.*

Dieu, mouille ses boudes d'oreilles;

tarenja, mère d'espérance tarenja,

ô Madame, porte-nous la pluie pour remplir nos cruches»

(Champault 1969, p. 141).

Comme chez les Aït Khebbach du Tafilalt, les jeunes filles vont de maison en maison et récoltent du blé, des dattes, des œufs ou des légumes mais jamais de viande. Selon l'auteur, ce rite commun à de nombreux pays (Arménie, Palestine...), pourrait aussi être rapproché des fiancées du Nil, poupées jetées au fleuve pour amorcer sa crue annuelle. L. Joleaud (1933a, p. 268). Il semblerait qu'à l'époque pharaonique une vierge parée de ses plus beaux atours y était noyée (*op. cit.*).

En Tunisie, à Gafsa et dans les Matmatas, le mannequin est copieusement arrosé (Menouillard 1910, p. 303). A Sfax, on mouille les membres du mannequin. Le rituel présente les mêmes caractéristiques processionnelles que celui des Ait Khebbach du Tafilalt, avec une variante puisque le mannequin, traité d'ivrogne par les fillettes, agite la tête de colère ce qui est censé provoquer la pluie. Dans certaines cérémonies, comme à Tanger, c'est une jeune fille qui se substitue au mannequin et monte à l'envers sur une ânesse. Les femmes l'aspergent d'eau durant toute la procession (Biarnay 1924, p. 138-139). L'aspersion succède parfois à une immersion complète comme chez les Ait Haddidou du Haut-Atlas marocain, où les mariés de l'année sont jetés dans les bassins d'irrigation ou les rivières afin d'obtenir la pluie tout au long de l'année (Qoleaud 1936 p. 346). J.-H. Probst-Biraden (1932, p. 99) décrit dans la province de Constantine l'aspersion d'eau sur l'effigie et sur les porteurs.

En Kabylie, Henri Genevois décrit le rituel originel comme nécessitant la nudité d'une jeune fille escortée par les femmes (1978, p. 394). Le légendaire impliquant une jeune fille pubère

renvoie à l'association pureté et limpidité, thème récurrent qui apparaît dans la plupart des rites d'obtention de la pluie.

Si les processions sont communes à l'ensemble du Maghreb, différentes configurations rituelles des éléments du cortège appellent quelques remarques. En effet dans certaines régions la cuillère à pot fait partie des processions et l'on relève aussi l'intervention conjointe de certains animaux. C'est le cas à Tanger par exemple, où une jeune fille monte à l'envers une ânesse. Celle-ci est habillée avec des vêtements de femmes: ceintures et foulards (Biarnay 1924, p. 138). De même dans le Haut-Atlas, chez les Infedouaq, une vieille femme est montée sur un âne déguisé. Ce dernier est poussé dans une rivière. S'il urine c'est un bon présage pour les précipitations futures. L'intervention animale dans le cadre sacrificiel est assez répandue. C'est le cas dans l'Atlas saharien et dans le Dahra en Algérie, dans l'Atlas marocain ou en Tunisie. Il s'agit le plus souvent du sacrifice d'un taureau ou d'un agneau et parfois d'un chevreau. Les animaux sont parés d'atours féminins et promenés en cortège. Dans tous les cas, l'animal doit être noir et sans tache, sa couleur rappelant celle des nuages sombres chargés de pluie. Dans la plupart des rituels l'animal est aspergé d'eau. S'il urine durant la cérémonie la pluie va revenir en quantité. On peut noter ici l'utilisation constante des liquides, comme l'eau, les pleurs, l'urine et l'eau des cours d'eau, autant d'éléments symboliques évoquant la pluie. Le sacrifice n'est pas systématique ; parfois l'animal est uniquement promené puis restitué à son propriétaire. Si la pluie arrive, on organise un repas et l'animal est alors sacrifié.

Signalons enfin un dernier rituel fréquemment associé aux processions de celui du jeu de la balle à la crosse *takurt* (*kura*, en arabe dialectal) et obtention de la pluie. En général, le jeu de la balle à la crosse clôt les cérémonies rituelles d'obtention de la pluie, juste avant le partage du repas collectif.

Notre *takurt* moderne n'est qu'une atténuation de ce rite brutal des combats dont parle Saint Augustin, et Léon l'africain mais surtout décrit par le père de l'Histoire Hérodote : en hommage à une déesse de caractère guerrier honorée par les Machlyes et les Anses « filles de la mère et du fleuve », les jeunes filles divisées en deux camps luttaien à coups de pierres et de bâtons. Celles qui mouraient de leurs blessures étaient considérées comme des fausses vierges. L'on portait ensuite en triomphe près d'une étendue d'eau la lutteuse la plus forte, et donc la plus pure (Monchicourt 1915, p. 79).

Ce jeu, fort ancien, est couramment pratiqué en Afrique du Nord et marque souvent la fin du rituel d' *ayenja* (Doutté 1905, Westermarck 1913, Monchicourt 1915, Laoust 1920, Marçais et Guiga 1925, Joleaud 1933, Loubignac 1952, Genevois 1978, Camps 1989, Safi 1989). Très généralement le jeu consiste pour deux camps adverses à échanger une balle à l'aide de bâtons recourbés, où à se disputer la balle jusqu'à ce qu'elle tombe dans un trou préparé pour la recevoir.

Des parties sont organisées durant la fête du printemps et également en temps de sécheresse pour attirer la pluie.

Ce jeu semble partout au Maghreb conserver un caractère rituel. Westermarck (1913, p. 121) en signale la pratique par deux ou trois femmes entièrement nues, loin du regard des hommes, afin d'obtenir le retour de la pluie. Si l'on admet que de nombreux jeux dérivent d'anciens rites magiques, on peut supposer qu'ici le jeu de la balle a pour but de simuler le mouvement des nuages avant l'arrivée de la pluie et que la balle est substitut phallique, enterrée dans le trou, comme le serait une semence (G. Camps 1989, p. 797).

Le symbolisme sexuel des rites d'obtention de la pluie, est directement orienté vers la glorification de la fécondité féminine. L'association entre l'obtention de la pluie et la fécondité se trouve aussi corrélée à l'expression désignant l'arc-en-ciel, *tas'it n wanẓar*

« la fiancée de la pluie » ou la pluie par temps ensoleillé, *tamyra n wuccen*, « le mariage du Chacal ».

La collecte de dons alimentaires apparaît comme l'une des phases essentielles du rituel d'obtention de la pluie ; elle mobilise l'ensemble de la communauté. Les dons n'impliquent ni argent, ni viande rouge dont l'abattage rituel est réservé aux hommes. La farine, le blé, l'orge, la semoule, le lait et ses dérivés, beurre, lait caillé, les volailles et les œufs sont des denrées associées au monde féminin. Le repas qui sera ensuite consommé par tous (une simple bouchée) permettant de parler de partage de nourriture est le plus souvent constitué de soupe, de bouillie, ou de crêpes, parfois de volaille. Quant aux produits laitiers, il s'agit de lait de chèvre ou de beurre fondu fabriqué par les femmes qui prennent en charge la traite des animaux.

La bouillie constituée d'orge et de farine est le plat principal du banquet rituel. L'orge, céréale souvent associée aux femmes, d'ailleurs *timzin* est un féminin en berbère, sert à la confection du repas que l'on retrouve systématiquement à l'occasion des rituels de la naissance. Le poulet, la soupe d'orge, la farine, les œufs, le lait de chèvre et le beurre servi lors du repas clôturant les rituels d'obtention de la pluie sont exactement les mêmes que ceux servis à une nouvelle accouchée. Le fait que seules les femmes soient à l'initiative de la cérémonie, ainsi que la présence exclusive de fillettes durant la procession rituelle, tend à renforcer l'idée d'une valorisation de la fécondité féminine.

Nous pourrions écrire des pages et des pages sur ce rite nord africain mais rien n'est aussi agréable d'entendre ou de lire les témoignages de ceux qui l'ont réellement vécu, je propose aux lecteurs pour conclusion de s'immiscer dans les souvenirs de feu Khalti Hedda Bougouffa, dame issue de la confédération tribale des Néménchas, que j'ai eu le plaisir de connaître et d'enregistrer. Voici son récit en transcrit en chaouïa, puis traduit en français.

Texte oral en chaouia, récolté par nous-même en 1999 à Tazougaght (Wilaya de Khenchela)- Informatrice Hedda Bougouffa – tribu des Néméncha.

BUYENJA

Lɛada n Buyenja, nečč lliy ttirarey ayeŋja-aya. Zik nečnin d imezyanen ald ud teččat c ametna ttnekkaren lwaldin enney ttšenēen-aneŋ s lqec d atrar, qqaren a tigemayeŋja bac a yeŋ-yuc rebbi ametna a nekker a yeŋ-ttigen ayeŋja a nešnae s lqec atrar ceyel d lɛabd s lqec kulci a s-eššbent a s-igent kulci, a nhez neččnin ayeŋja w a neggur neqqar :

« *Ayeŋja yettirar ya Rebbi ččar iyežran* »

Nettyenna, nečč d lemsayer, w ad nig ašereuf, u netna f geddah n nneqma, lɛarc kamel.

ččuččin-aneŋ aren, ččuččin-aneŋ ddunt ifelfel lebšel, zik lqahwa wellic, ččuččin-aneŋ ddhan, ččuččin-aneŋ... a nṭelleb nettyenna a nṭelleb nettyenna.

Aɛecwit ad nrewweḥ, ad nrewweḥ matalen yer yict wexxam, ad kkren ahabab-din lehl kkul, jemlent lɛalat ad kesksent aberbuc, ad senwent, ad ɛaydent lak irgazen ad d-asen ad ččen, w ... ald yeqbel fell-aneŋ Rebbi gedged neččnin uryuc nesenwa w ametna hettut d lbaraket.

Yaeni qqaren i lemsayer, u ččatin-aneŋ, kerfin-aneŋ, qqaren :

« *Hezheget bac Rebbi ad ihin fell-akum* »

neqqar : « *A Rebbi uc-aneŋ ametna, ahen nyin -aneŋ* »

hih yeččučc- aneŋ Rebbi hametna. Mayella d tefriq f ljlil n luqqa, ih.

ur yessin c ayeŋja, neččnin nessen ayeŋja, nessen lbaraket.

Xenqin-aney d ttawin-aney-d yer heblaṣt, kima ngulu b leerbiya xerfan, neččnin neqqar izmaren a yen-awin a yen-qqnen seg warawen, sya am yizmaren, wa a nil necceryut, necceryut :

« *A Ṛebbi uc-aney ametna bac a yen -llfen,*

A Ṛebbi uc- aney ametna bac a yen - llfen »

Yeqbel fell -aney Ṛebbi a yen -yuc ametna, a yen-yuc ametna, ttelfin-aney, luq dini ad inin yuca-kum Ṛebbi ametna. Saəa zdat a yen qqnen qqaren - aney :

« *Mayella yuc-akum Ṛebbi ametna, a kum-nuc ddhan d weyrum, u mayella a kum yuci -c Ṛebbi ametna, a kum – nsens din w a nsens yid-kum ayerzul.... »*

Ald a nzaheg w a yen-yuc ṛebbi ametna, a yen-llfen luq –dini, a yen-ucen ddhan d weyrum.

LES ROGATIONS POUR LA PLUIE

Le rite de « boughenja », j'y ai joué, jadis quand nous étions enfants et qu'il ne pleuvait pas. Nos parents nous fabriquaient un objet avec des habits neufs et ils disaient vous pratiquerez le rite d'aghenja afin que Dieu nous donne la pluie.

C'est ainsi que l'on pratique aghenja : nous prenions une grande cuillère que l'on paraît avec des habits neufs à l'image d'un être humain sans oublier son turban.

Agghenja prêt nous le portions en procession en clamant :

« *Agghenja (grande cuillère) joue, Dieu remplis les rivières ».*

Nous chantions ainsi les autres enfants et moi, nous formions une troupe et nous passions voir plusieurs familles voire même toute la tribu, nous recevions de la semoule, de la graisse, des piments et des oignons, pas de café car à l'époque nous n'avions

pas, les gens nous donnait du beurre rance et d'autres produits, tout cela nous le demandions en chantant. Dans l'après midi nous allions chez une famille choisie au hasard. Les femmes qui nous recevaient se réunissaient afin de rouler le couscous et de préparer le repas avec les produit de notre quête, même les hommes étaient conviés à ce repas .Il arrivait même que Dieu réponde favorablement à notre demande et qu'il pleuve pendant que nous préparions le repas c'est la baraka (bénédiction divine). Mais avant ils nous frappaient et nous ligotaient et nous disaient « *enfants pleurez à haute voix afin que Dieu ait pitié de vous* » et nous les enfants nous disions « *Dieu donne nous de la pluie car ils sont en train de nous tuer...* ». Ainsi Dieu nous donnait de la pluie.

C'était différent par rapport aux jeunes d'aujourd'hui, et oui ils ne connaissent pas la tradition d'aghenja alors que nous la connaissions et il en est de même pour la baraka.

Ils nous prenaient par le cou et nous emmenaient vers un endroit choisi où nous étions attaché comme des agneaux et là nous pleurions et crions « Dieu donne nous de la pluie afin qu'ils nous libèrent » ainsi Dieu acceptait notre prière il nous donnait de la pluie et nous étions libérés. Mais avant cela au moment où l'on nous attachés ils nous proféraient des menaces en nous disant « Si Dieu vous donne de la pluie nous vous donnerons du beurre rance et du pain mais si Dieu ne vous donne pas de pluie vous dormirez là-bas en compagnie du chien » ... c'est ainsi que l'on se mettait à pleurer et Dieu faisait tomber la pluie des lors nous étions libérés et on nous donnait du beurre rance et du pain.

BIBLIOGRAPHIE

BEL A., 1905 – *Quelques rites en usage chez les Musulmans moghribins pour obtenir la pluie*, Alger,.

BERTHOLON D., 1909 - *Essai sur la religion des Libyens*, Tunis, Société anonyme de l'imprimerie rapide.

BIARNAY S., 1924 - *Notes d'ethnographie et de linguistique Nord-*

Africaines, Paris, E. Leroux.

CAMPS G., 1989 - Anzar in *Encyclopédie Berbère*, (VI)

CHAMPAULT D., 1969 - *Une oasis du Sahara Nord-occidental Tabelbala*, Paris, CNRS.

CHAKER S., & AMEUR M., 2017 - Rogations pour la pluie : yunja, Tlay°nja, Ttel-yenja, Tlynja, Bely°nja : Note ethnolinguistique complémentaire in *Encyclopédie Berbère XLI*

DOUTTÉ E., 1905 - *Merrâkech*, Paris, Comité du Maroc.

DOUTTÉ E., 1909 - *Magie et religion dans l'Afrique du Nord*, Alger, A Jourdan.

EL MOUNTASSIR A., 2017, Rogations : Bely°nja, rite pour l'obtention de la pluie dans le Sous in *Encyclopédie Berbère XLI*

GAST M., 1968 - *Alimentation des populations de l'Ahaggar. Étude ethnographique*, Paris, Arts et Métiers graphiques.

GELARD Marie – Luce 2017 Rogations pour la pluie in *Encyclopédie Berbère XLI*

GÉLARD M.-L., 2000 - *Honneur et stratégies sociales. L'exemple de Midelt et de Merzouga*, Doctorat d'ethnologie, Paris, EHESS.

GENEVOIS Henry 1978 - « Un rite d'obtention de la pluie : la fiancée d'Anzar » In *Actes du deuxième congrès d'études des cultures méditerranéennes d'influence arabo-berbère* SNED ALGER

HOUDAS O., 1903 -*El-Bokhâri. Les traditions islamiques*, Paris, E. Leroux, 4 tomes.

JOLEAUD L., 1933, « Rites de l'eau et toponymie chez les Aït Haddidou », *Journal de la société des Africanistes* (III),

LAOUST E., 1920 - *Mots et choses berbères*, Paris, Augustin Challamel

LAUGEL A., 1958 –« Rites de la pluie à Tindouft » in *Bulletin de Liaison saharienne* (32)

LOUBIGNAC V., 1952 - *Textes arabes des Zaër*, Paris, Librairie orientale et américaine.

MARÇAIS W. et GUIGA A., 1925 - *Textes arabes de Takroûna*, Paris, E. Leroux.

MENOUARD, 1910 – « Pratiques pour solliciter la pluie, in *Revue*

Tunisienne (79)

MONCHICOURT Ch., 1915 – « Les rogations pour la pluie » in *Revue Tunisienne* (108)

N'AIT ATTIK, M., 1972, *Les chants de la Tassaout*, Paris, Maroc Editions

PROBST-BIRABEN J.-H., 1932- « Les rites d'obtention de la pluie dans la province de Constantine », *Journal de la société des africanistes* (II)

SAFI A, 1989 - « Sened, village berbère", *IBLA* (52)

SERVIER J.,1985 - Tradition et Civilisation Berbères : les portes de l'année, édition le Rocher

WESTERMARCK E., 1926 - *Ritual and Belief in Morocco*, London, Macmillan and Co, 2 tomes.